

d'Hippocrate et la collation des manuscrits de la Bible grecque des *Septante*. Dans ces deux épisodes de la biographie de Coray, Villoison a joué un rôle bénéfique. Une partie de cette contribution regarde la situation financière de Coray, qui, grâce à son patron d'Oxford, a joui d'un revenu régulier et élevé, mais qui, en 1796, était tellement démuni qu'il devait vendre ses livres. L'explication de cette crise est enfin trouvée : elle a été causée par la difficulté d'emprunter les anciens manuscrits grecs sur lesquels il travaillait parce que on lui défendait l'accès à la Bibliothèque du Roi devenue Bibliothèque Nationale. J'ai vu à Florence la correspondance de Coray que conserve la Marucelliana et qui reflète ses rapports avec Bandini, le bibliothécaire du grand-duc de Toscane : ce sont huit lettres de 1795 à 1798.

La correspondance avec Jefferson est citée par Ioannis Evrigenis dans son article sur l'importance de l'éducation classique pour construire l'identité de la Grèce moderne.

Michael Paschalis s'occupe de l'édition de l'*Illiade* que Coray commença à publier en 1811 sur le texte de Friedrich August Wolf, sans aller au-delà du quatrième chant. Les vues de Coray sur la langue grecque sont une question pour laquelle le récent livre de Peter Mackridge représente une référence fondamentale ; le professeur d'Oxford reprend ici ce sujet. Il distingue nettement entre le romantisme de Herder, qui idéalisait le langage populaire comme expression de l'âme nationale, et la manière de Coray d'aborder ce problème clef : selon lui, il fallait réformer la langue pour influencer le caractère national. L'importance de la langue comme facteur de civilisation et son rôle unificateur ne pouvaient échapper à Coray. Mackridge s'est reporté aussi à Vilaras et Psalidas, partisans tous les deux d'une vulgarisation radicale du grec. Il mentionne aussi *Les Korakistiques*, la farce où Jacovaki Rizos-Néroulos se moquait du pédantisme archaisant qu'il attribuait à Coray.

« Adamance Coray comme critique littéraire et philologue » forme l'objet des réflexions d'Anna Tabaki. A voir les noms des contemporains qui portaient au savant grec estime et affection (Boissonnade, P.L.Courier, Chardon de la Rochette, Barbié du Bocage – ce dernier étant, on le sait, l'ami de Daniel Philippiès), on se rend compte de l'existence d'un mouvement républicain, égalitaire, hostile au contrôle tyrannique de l'Etat. L'édition donnée par Coray aux *Ethiopiennes* d'Héliodore lui offre l'occasion d'exposer sa théorie du roman et ses observations sur de nombreuses sources de la littérature grecque moderne. Dans son intérêt pour le théâtre et l'opéra, il se fait l'écho de Rousseau et de Saint-Evremond.

Coray était conscient de la fonction pédagogique et sociale de la philosophie. Ceci ressort de l'analyse à laquelle sa pensée est soumise par Roxane Argyropoulos. Cette mise au point très éclairante insiste sur la culture médicale de Coray et, à ce propos, esquisse une relation avec Boerhaave et Van Helmont, ce qui pourrait achever un arc par dessus le XVIIIe siècle jusqu'à Démétrius Cantemir. Les pages consacrées par Vassilis Mourdoukoutas à l'idée de progrès chez Coray reconnaissent des analogies entre le philosophe grec et les Encyclopédistes ou Condorcet.

On arrive ainsi à la dimension politique de la pensée de Coray. Le regard de Paschalis Kitromilides y discerne la doctrine de l'auto-détermination nationale, mais il note également que son éthique morale considère l'autonomie de l'individu comme une priorité et, pour la protéger, il favorise un ordre politique libéral. Sa critique du despotisme est influencée par Montesquieu et Benjamin Constant. Épris de l'égalité, il traduit Beccaria. Il traduit aussi Daunou, idéologue du libéralisme français. De cette identification des sources résulte une meilleure visibilité de la façon dont il faut placer Coray en son temps.

Andrei Pippidi

Trajčo ARSOV, *Marbles and Politics. William Martin Leake's Missions in the Ottoman Balkans 1799–1810*, The Isis Press, Istanbul, 2010, 107 p.

This is a long-needed book, because William Martin Leake was one of the most important British explorers of the Balkans.

Born in 1777 from a family that joined military careers to scholarly interests in heraldry and numismatics, W.M.L. began his professional life as a lieutenant in the Royal Artillery, being quartered for three years in Antigua. When Sultan Selim III became the ally of the English in the war

against Bonaparte, who had conquered Egypt, the young officer was attached to General Koehler's mission to Constantinople, where they were expected to instruct the Ottoman troops. Another member of that military mission, the surgeon William Wittman, was mentioned by Eric Tappe and Trevor Hope in two surveys of English travelers in the Danubian Lands which are missing from the bibliography of this book ("Revue des études roumaines" in 1960 and 1975). Until 1801, when the French army left Egypt, Leake participated to various actions along with the Turks and acquired his first archaeological experience at Troy, in Bithynia and Phrygia, in Cyprus and in Lycia. He also visited ancient sites in Egypt, following the course of the Nile up to Aswan. In Lebanon and Syria he saw other antiquities. In 1802 Leake was at Marathon and Thermopylae, made an excursion to Mycenae, Argos and Epidaurus, then suffered a shipwreck with the brig which carried marbles of the Parthenon, gathered on Lord Elgin's orders (some of them were rescued and are now in the British Museum). At the return from his travels, he was kept waiting in vain for an award and only in 1804 the Foreign Office posted him abroad on his own project of an intelligence mission for which he got the recommendation of Nelson himself. This time, he was sent to the Southern Balkans.

His celebrity is connected to the antiquarian and cartographic researches he managed to do during the six years he spent in Albania, Northern Greece, Morea and Mani. The regular correspondence he maintained with the diplomatic network in London and in Pera gives us a faithful image of the feverish life he led. Upon a horse or in a carriage, he scoured through Epirus, Thessaly and Macedonia, examining the strategic routes. At Ioannina, the residence of Ali Pasha, where Leake had the position of an agent of the British government, a French Consul General arrived in 1806: it was Pouqueville, whose qualification as a researcher was not inferior to that of his English rival. His *Voyage de la Grèce* in 6 vols (1826) teaches us a good deal more than Leake about the topography, the natural conditions and the trade of Northern Greece. Among the next goals of Leake's explorations were Naxos, Paros, Delos, Mount Athos – what else? The man was an inexhaustible traveler. The Ottoman authority was not endlessly tolerant, and, at the insistence of the French ambassador to Constantinople, Leake was under arrest for almost a year in 1807 in Salonica. After his release, he took into his hands all communications between Ioannina and London: Ali Pasha always expected financial support and military aid, though most of his efforts were consumed by local conflicts with other chieftains. In 1810 Leake returned to England, putting an end to his Balkan adventure. From then on, he published a series of books relating to the region he had so thoroughly investigated, an activity which filled his last forty years.

Except this end devoted to learning, the life of William Martin Leake reminds us of Captain Hornblower, the renowned hero of C.S. Forester's novels. It is a pity that we do not find here a map with Leake's itineraries.

Andrei Pippidi

Edda BINDER-IIJIMA, Heinz-Dietrich LÖWE, Gerald VOLKMER (Hrsg.), *Die Hohenzollern in Rumänien 1866–1947. Eine monarchische Herrschaftsordnung im europäischen Kontext*, Köln – Weimar – Wien, Böhlau Verlag, 2010 (Studia Transylvanica, Band 41), 196 p.

Expression et symbole de l'euro péanisation du pays, de la fin de la dépendance politique et culturelle de l'Empire Ottoman, le règne de Carol I^{er} et la dynastie qu'il a fondée ont mis une empreinte décisive sur l'histoire moderne de la Roumanie. Longtemps ignorée par le discours historique officiel pour des raisons idéologiques, l'importance historique de la monarchie roumaine est reconsidérée aujourd'hui sur le fond d'une préoccupation générale de souligner l'importance de la monarchie comme institution nationale et européenne. Un écho notable de ce débat est le présent volume issu d'un colloque organisé à Heidelberg, en novembre 2006, par le Seminar für Osteuropäische Geschichte et Siebenbürgen-Institut, en coopération avec Deutschen Kulturforum östliches Europa et l'Institut des Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine.

La relation profonde entre la monarchie et la modernisation de la Roumanie, qui est un thème central de ce livre, est soulignée notamment dans les contributions de Keith Hitchins et de Lothar